

PROFESSION DEALER

DU MÊME AUTEUR

À en devenir fou. Dans la peau d'un schizophrène. Récit d'un journaliste infiltré en hôpital psychiatrique, Paris, Phébus, 2023.

Alexandre Macé Dubois

PROFESSION DEALER

*Un an en immersion
avec un trafiquant de drogue*

TALLANDIER

AVERTISSEMENT

Les faits, propos et situations décrits dans cette enquête sont présentés à des fins d'analyse, de compréhension et d'information. Leur exposition ne saurait en aucun cas être interprétée comme une justification, une approbation ou une validation des actes évoqués.

Cette enquête a pour seul objectif d'alerter, d'éclairer et de documenter des faits sans les légitimer. Les noms, prénoms, lieux, ainsi que tous les éléments permettant une identification des protagonistes ont été modifiés ou anonymisés afin de respecter la vie privée des personnes concernées et assurer la sécurité de l'auteur.

QUELQUES CHIFFRES

Selon le ministère de l'Intérieur, 84,3 tonnes de cocaïne ont été saisies en France par les autorités en 2025, une hausse de 58 % par rapport à 2024 et de 263 % par rapport à 2023. Premier marché criminel mondial, le narcotrafic s'est structuré en une véritable économie parallèle, portée par des organisations criminelles transnationales attirées par des profits vertigineux.

En 2023, le marché français des drogues illicites était estimé à 6,8 milliards d'euros en moyenne, soit plus du triple par rapport à 2010. Avec 3,1 milliards d'euros de chiffre d'affaires moyen estimé, le marché de la cocaïne dépasse celui du cannabis.

1,1 million de Français ont pris au moins une fois de la cocaïne en 2023, soit près de deux fois plus qu'en 2017. 14,6 % des adultes l'ont déjà expérimentée.

Cette même année, on estime que 47 tonnes de cocaïne ont été consommées en France¹.

1. Office central de lutte contre le crime organisé (OCLCO), Taille des marchés des drogues illicites en France (2010-2023).

PROFESSION DEALER

En 2024, 21 900 personnes ont été mises en cause pour trafic de cocaïne et 29 500 pour usage².

En 2024, la France a enregistré 367 assassinats ou tentatives d'assassinat entre délinquants. Ils ont causé 110 décès et 341 blessés au cours de l'année³.

2. Observatoire français des drogues et des tendances addictives.

3. OCLCO.

PROLOGUE

Je m'appelle Alexandre, lui s'appelle Raphaël. Nous avons le même âge et avons grandi en région parisienne. Je suis journaliste, il est trafiquant de drogue.

Je l'ai suivi pendant près d'un an dans son quotidien. J'ai tenté de reconstituer son parcours dans toute sa complexité, d'en saisir les failles, les logiques, les pièges, de comprendre son monde et pourquoi il est aussi facile d'y entrer que difficile d'en sortir.

Après m'être glissé en 2022 dans la peau d'un schizophrène au cœur d'un hôpital psychiatrique, l'envie de réaliser d'autres immersions s'était imposée à moi et les idées ne manquaient pas : la rue et ses codes, la politique et ses coulisses, les enfants placés, la prison, les groupuscules extrémistes. Toutes ces zones grises où s'éprouve la fragilité de notre société.

Parmi ces terrains possibles, le milieu de la drogue m'attirait avec une force particulière. Il sature l'actualité, nourrit les statistiques et les discours politiques, mais ses acteurs demeurent souvent des silhouettes anonymes, jamais interrogés sur leurs véritables motivations, hormis dans des salles d'audience. Bien sûr,

je partage la conviction qu'il faut condamner leurs actes, protéger la société et mettre hors d'état de nuire ceux qui enveniment les quartiers. Mais je pressens aussi qu'ils sont autant la cause que le symptôme d'une dégradation plus vaste. Il suffit d'observer la fierté avec laquelle certains exhibent un passage en prison, devenant derrière les barreaux les gestionnaires impunis de leurs propres trafics, pour comprendre que les peines, si lourdes soient-elles, ne suffisent pas pour les décourager.

Raphaël n'est pas un personnage simple. Il n'est ni un héros ni un monstre. Je n'ai pas cherché à l'absoudre. Je n'ai pas cherché non plus à le condamner davantage que la justice ne le fera. Mon rôle de journaliste se limite à raconter ce que je vois sans accuser ni excuser, en laissant le lecteur se faire sa propre opinion.

J'ai vu comment se fabriquait et se gérait un réseau, depuis l'achat des pains de cocaïne jusqu'aux livraisons irriguant toute la France et tous les milieux, dont les plus insoupçonnables.

J'ai compris que le trafic n'était pas un monde à part, mais un phénomène structuré touchant chaque strate de la société. Que sa banalité, sa proximité et sa facilité d'accès sont de véritables dangers pouvant ruiner des vies entières. Le deal est devenu une profession presque « comme les autres » ; les dealers réfléchissent comme des chefs d'entreprise : ils font du marketing, gèrent un stock, investissent, versent des commissions à leurs petites mains.

PROLOGUE

Dans les fictions ou dans les salles de cinéma, le traficant de drogue n'est jamais vraiment en marge. Il est entouré de jolies femmes, vit dans des villas démesurées et semble régner sur un monde sans règles. Cette image flatte autant qu'elle trompe. La réalité est plus obscure. Elle est faite de tensions permanentes, de peur, d'isolement et d'usure mentale.

Mais cette illusion ne concerne pas seulement ceux qui vendent. Elle touche aussi ceux qui consomment. La cocaïne circule aujourd'hui dans tous les milieux, elle se banalise et avec elle banalise aussi ce qu'elle finance : la violence, les règlements de comptes, la corruption, l'emprise de réseaux qui prospèrent sur cette demande.

Ce trafic n'existe pas sans ceux qui l'alimentent. Derrière chaque gramme consommé, il y a une chaîne que l'on préfère ignorer.

Ce livre raconte mon immersion dans le quotidien d'un trafiquant de drogue. Une année passée à observer de près un monde que la plupart d'entre nous ne voient qu'à travers les gros titres.

Je n'ai pas écrit ces pages pour justifier ce que fait Raphaël. Je les ai écrites pour comprendre. Et comprendre ce qu'est une vie de dealer, c'est peut-être la seule manière de combattre ce fléau et de regarder la réalité sans détourner les yeux et dire que l'on ne savait pas.

1.

« J’ai fait du théâtre en troisième »

C’est Raphaël qui m’a donné rendez-vous. Il ne m’a pas demandé si j’étais libre ni même si j’en avais envie, avec cette arrogance tranquille de ceux qui savent qu’ils finiront par avoir le dernier mot, comme pour affirmer qu’il sera le maître des horloges tout le temps que durera l’expérience. Il a flairé en moi une curiosité à l’idée de le suivre et d’explorer les ressorts de la personnalité tortueuse d’un dealer de cocaïne.

Je l’avais croisé quelques semaines auparavant, dans une de ces soirées parisiennes où l’on parle fort pour masquer l’inconsistance des conversations.

Notre hôte fête ce soir-là son trente-cinquième anniversaire et a tenu à marquer le coup. Le carton d’invitation, soigneusement calligraphié mais envoyé *via* WhatsApp, conviait ses amis à une « soirée Charleston chic », en hommage à « cette époque bénie où le jazz et le champagne faisaient danser dans les cabarets de Montmartre ». Il fallait venir costumé : robes à franges et boas de plumes pour les femmes, costumes trois pièces,

bretelles et cannes pour les hommes. La plupart ont joué le jeu. Le salon, tendu de draps dorés et de fausses guirlandes d'orchidées rouges, se veut Art déco, mais ressemble davantage à un décor en carton.

Passé l'effet d'entrée – les compliments sur les déguisements, les verres levés, les rires un peu forcés –, l'ambiance s'est affaissée. Les conversations tournent en rond, comme si personne n'avait réellement envie d'être là. On se demande vaguement ce que devient untel, on se plaint de son patron, on se lance dans des débats sur l'actualité tout en sachant pertinemment que son interlocuteur a les mêmes idées politiques que soi. On boit beaucoup.

Il y a une trentaine de convives, tous parisiens, jeunes ou faussement jeunes, bien habillés, bien intégrés, vaguement fatigués d'eux-mêmes. Un petit monde d'apparence policée, qui semble prêt à tout pour oublier l'ennui qui colle aux dorures. Quand l'un d'eux sort un sachet de cocaïne de la poche intérieure de son blazer, c'est comme un déclic. Un deuxième l'imité. Puis un troisième propose d'appeler « le sien », sous-entendant « son dealer ».

Il n'y a pas de délibération. Chacun comprend que la soirée vient de basculer. À partir du moment où la poudre entre en scène, tout change de densité. Les voix se font plus lentes ou plus cassantes, les gestes plus assurés, les regards plus fixes. Les banalités se transforment en grandes idées, les plaisanteries cèdent la place à des confessions soudaines déclamées les pupilles dilatées. Tout le monde commence à s'aimer, à se comprendre, à

se promettre monts et merveilles, comme si une chaleur avait remplacé le vide.

Une autre temporalité s'offre à nous, dans une version ralentie, presque absurde, de la fête. Il n'est plus question de s'amuser mais de s'étirer, de tenir le plus longtemps possible et de séduire l'autre. La cocaïne offre aux visages une confiance artificielle, comme si chacun voulait rattraper d'un coup toutes les soirées où il s'est senti transparent. Elle fait tomber les complexes, relever les mentons et remplit les silences. Un air de comédie triste se glisse sous les plumes et les perles. Gatsby s'est changé en pantin.

C'est à ce moment-là que Raphaël fait son apparition. Il restera à peine dix minutes, le temps de vendre 2 grammes à une de mes connaissances, avant de se servir un verre d'eau et de repartir en « tournée » nocturne.

Mes acolytes, après lui avoir glissé la somme due dans la poche, se réfugient dans une chambre pour tester la came, me laissant seul dans la cuisine avec ce blondinet en short, un tee-shirt noir moulant qui épouse son torse musclé, et sur ses avant-bras de larges tatouages trash. Le personnage jure avec l'ambiance feutrée et vaniteuse de la soirée mais paraît s'y sentir à sa place, avec une aisance provocante, conscient de permettre à chacun de prolonger ses illusions jusqu'à l'aube.

Je l'aborde, lui demandant poliment si la nuit se présente sous les meilleurs auspices et si le business tourne comme il le souhaite. Après deux-trois « Ouais frerot, tranquille », et alors qu'un silence gênant s'apprête à nous happer, il finit par me lancer : « Et toi, tu fais quoi

dans la vie ? », ce à quoi je réponds que je suis journaliste et que j'ai écrit deux ans plus tôt une enquête en immersion sur l'hôpital psychiatrique.

Il me dévisage et me glisse : « Ah oui, ta tête me disait quelque chose, je crois que je t'ai vu sur Internet. » Puis, après une courte pause, il ajoute : « Tu devrais écrire un livre sur moi. » Une simple déclaration, posée là telle une cigarette allumée sur le bord d'un cendrier. J'esquisse un sourire intéressé, on s'échange nos numéros et il quitte les lieux.

Je me demande alors qui se cache derrière cette audace, cette désinvolture. À quoi peut ressembler son quotidien ? Comment arrive-t-on dans ce milieu de la drogue et peut-on en sortir ? Quelle idée se fait-il de son métier et de lui-même ? Ressent-il de la honte ou de la fierté ? Est-il la cause ou le symptôme d'une jeunesse en mal de reconnaissance et avide d'argent facile ? Mille questions me traversent l'esprit.

Pourtant, la question la plus tenace est la suivante : pourquoi m'a-t-il fait cette proposition, visiblement sans aucune contrepartie et sans vraiment me connaître ? Est-ce par mégalomanie ? Pourquoi un homme vivant dans la clandestinité et dont la survie dépend du silence déciderait-il de se livrer à un journaliste ? J'hésite quelques semaines. Je pense aux risques que cette aventure pourrait me faire courir. Le sujet m'attire autant qu'il m'inquiète. Le narcotrafic et la consommation de drogue sont devenus en quelques années des sujets majeurs, des enjeux tant politiques, sociaux que de santé publique. Chaque livre, chaque enquête sur

la thématique apporte des éléments de réponse ou de prévention qui sont parfois plus utiles que les mises en garde des autorités. Il faut informer le public, mais à quel prix ? Si Raphaël se fait arrêter, pourra-t-on considérer que je suis son complice ?

Après quelques échanges sur l'application de messagerie cryptée Telegram, j'ai la conviction que son profil correspond *a priori* à celui que je recherche : un loup solitaire, ni à la tête d'un gang mafieux ni simple livreur exécutant les ordres de sa hiérarchie. À quelques égards et à quelques muscles près, il peut me ressembler. Un mec avenant, propre sur lui, s'exprimant correctement, sans doute une sorte de caméléon en société. Quelqu'un dont le chemin tout tracé ne semble pas être celui du trafic de stupéfiants. Je dois comprendre pourquoi il en est arrivé là.

Après m'avoir posé un premier lapin (« Désolé, les affaires, frerot ») et avoir changé de numéro de téléphone (« Bouygues Telecom a fait sauter ma ligne sans raison »), il me recontacte enfin quelques semaines plus tard. Il est prévu que l'on se retrouve le lendemain dans le 14^e arrondissement de Paris, dans un bar où il a travaillé quelques mois auparavant.

Il veut que le récit débute ici, que le lecteur l'imagine, torchon sur l'épaule, en train de nettoyer des verres et de servir des cappuccinos, comme pour se convaincre qu'un dealer peut aussi mener une vie on ne peut plus normale. C'est selon lui le décor parfait pour commencer à raconter son histoire. J'y vois une mise en scène

et la première illustration d'un besoin de m'imposer son récit.

Ce matin-là donc, je suis arrivé avec quelques minutes d'avance. Le ciel est bas et l'air d'une insolente moiteur, il fait une chaleur à crever et les rues sentent le gasoil à plein nez. Le café est à l'angle d'une rue discrète, sans charme, un de ces lieux anonymes qu'on oublie aussitôt qu'on les quitte.

L'établissement baigne dans une lumière jaune sale, tamisée par des abat-jour graisseux. La clientèle est majoritairement composée de cadres aux visages tirés, cravates desserrées, yeux rivés sur leurs téléphones. Personne ne parle. On entend seulement le bruit sourd de la vaisselle empilée, le cliquetis rageur de la cuillère contre la paroi d'un verre vide, et surtout le râle régulier des machines à café, mêlé à l'odeur âcre et tenace du sol javellisé quelques heures plus tôt.

Une demi-heure passe sans que Raphaël donne de signe de vie, avant un laconique message : « Il fait hyper chaud non ? » Est-ce un message codé dans le milieu du deal ou va-t-on parler météo et réchauffement climatique ? Il arrive enfin, me salue froidement et s'avachit sur le comptoir, nous commandant deux cafés.

Il porte le même short qu'au soir de notre rencontre, un bermuda noir élimé qui lui arrive sous le genou, assorti d'un polo Fred Perry trop serré sur ses pectoraux massifs. Aux pieds, des sandales en plastique grises portées avec des chaussettes blanches, comme un adolescent qui refuserait de renoncer au confort, au prix du ridicule. Il sent un parfum bon marché, aux notes

sucrées et poivrées, de ceux qu'on achète en urgence à la caisse d'une supérette de nuit.

Je détaille ses mains. Les veines sont saillantes, l'ossature fine sous la peau tendue, et une cicatrice blanchâtre strie le dos de sa main droite, comme un petit éclair figé. Son débit de parole est précipité, parfois saccadé, trahissant une impatience malade, et son regard fuit sans cesse vers l'entrée, les clients, la rue, comme s'il redoutait à chaque seconde l'apparition de quelqu'un ou de quelque chose.

Raphaël tape dans le dos d'un habitué, occupant le lieu, cherchant à m'imposer une première image : celle d'un homme à sa place, entouré, central, loin de la solitude que d'aucuns pourraient associer à la vie d'un trafiquant de drogue. Il absorbe l'espace.

Il rentre ensuite en cuisine pour embrasser la cuisinière, « la reine des cordons-bleus » selon ses termes. Sofia, une Maghrébine d'une soixantaine d'années, le dos courbé et le visage fatigué, avait été la seule à le soutenir lorsqu'il avait été mis dehors *manu militari* six mois plus tôt par la tenancière des lieux, en raison d'une altercation qu'il avait eue avec Julie, une des serveuses. Cette dernière apparaît dans le champ de vision de Raphaël. Il la prend à partie sans plus tarder.

« Julie, la vérité, je t'ai frappée, je t'ai fait du mal ? Je t'ai juste dit que si tu ramenaient encore ton enculé de mec au bar, je le découpais en morceaux. T'es manipulée par lui, c'est un malade, putain, ouvre les yeux.

– Raphaël, je suis bien avec lui, fous-moi la paix. »

Le poing du jeune homme se serre sur le zinc, il reste silencieux un instant, avant de me confier qu'il a croisé Julie et son compagnon à vélo il y a quelques jours.

« Je sais pas ce qui m'a retenu de lui éclater la gueule à cette baltringue. Il la tape, véridique. Elle arrivait le matin avec des bleus sur le visage et elle nous faisait croire qu'elle était tombée à vélo. Ma mère m'a trop bien éduqué sur le respect des femmes, je peux pas laisser passer ça. »

Malgré ses mots durs et son agressivité, je sens une inquiétude sincère, mais il ne sait pas comment protéger sans menacer. La violence semble faire partie de lui aujourd'hui.

Il m'explique ensuite les raisons qui l'avaient conduit à travailler ici. L'année précédente, l'un de ses livreurs – un de ses « gars », comme on dit dans ce milieu – lui avait dérobé son téléphone. Avec lui s'étaient envolés des centaines de contacts, tous ses clients qu'il relançait inlassablement chaque semaine d'un petit message : « Hello l'ami, Caroline est en pleine forme, joignable tous les jours entre 17 heures et 3 heures du matin ! » Caroline, c'est ainsi que les dealers surnomment la cocaïne, tout comme Marie-Denise désigne la drogue de synthèse MDMA.

Privé de ce carnet d'adresses numérique, Raphaël s'était retrouvé coupé de toute sa clientèle et avait dû se résoudre à chercher un emploi plus conventionnel. Il avait donc atterri derrière ce comptoir. C'est tout du moins ce qu'il cherche à me faire croire... La réalité

est plus trouble. Après la trahison de son gars, il avait surtout écopé d'une peine de prison avec sursis, même pas pour trafic de stupés mais pour conduite en état d'ébriété, ce qui l'avait obligé à donner l'image d'un citoyen rangé aux yeux des juges.

La supercherie avait fait long feu, juste le temps de fournir quelques jolies fiches de paie à la chancellerie et le tour était joué. Il avait ensuite fait le nécessaire pour se faire licencier du bar, et s'était alors mis en quête de ses anciens clients, ranimant un à un les fils de son réseau, et tentait aujourd'hui de reprendre son commerce là où il l'avait laissé.

Il se lance ensuite dans une tirade enfiévrée sur le football, le PSG ayant joué et perdu cette nuit contre le club brésilien de Botafogo en Coupe du monde des clubs.

« Hakimi a fait un match incroyable, mais regarde devant, Ramos ça vaut rien. Je t'explique, ils sont cramés tu m'entends, cramés. Certains ont joué plus de soixante matchs cette saison, tu imagines ? À un moment le corps il dit stop et le cerveau aussi. Tu pourrais faire ça, toi ?

– Je ne suis pas joueur de foot, je n'en sais rien, réponds-je. Mais quand il y a de l'argent en jeu, j' imagine qu'on sait mettre la fatigue de côté.

– Non non, ça n'a rien à voir Alex. Je vais t'expliquer (il m'expliquera beaucoup de choses), les joueurs s'en foutent de l'argent. L'argent, ça se gère au-dessus, dans les sphères un peu secrètes de l'économie, si tu vois ce que je veux dire.

– Oui, je vois. »

Je ne vois pas.

Alors il change d'échelle sans changer de ton. Il m'explique les grandes puissances, les États-Unis, la Chine, la Russie. Il aligne des noms, des faits, des dates. Il dénonce des alliances, des opérations secrètes, des vérités étouffées. Il parle d'Israël, de Gaza, de la CIA, du Mossad, des Rothschild, du franc CFA, des laboratoires pharmaceutiques, des fondations occultes, du pétrole, des métaux rares. Il dit que rien n'est dû au hasard. Que tout est orchestré. Que les puissants se donnent la main à huis clos pendant que les peuples s'empoignent pour des miettes. Il enchaîne comme un prédicateur au bord de la fièvre. Sa voix ne tremble pas. Elle monte et devient tranchante. Il tisse un grand récit qui abolit les nuances. Et dans ce récit, tout le monde est manipulé, sauf deux personnes : Alain Soral, auquel il voue une grande admiration, et lui.

« T'éciras pas tout ça, hein ? » me demande-t-il

Il sourit. Il sait que j'écirai tout ça. Il sait que ce qui se passe là dépasse le simple échange. Il sculpte déjà le personnage, il prépare sa légende. Je dois d'ailleurs accepter qu'il me mente parfois, voire souvent, qu'il grossisse certains traits de sa personnalité, qu'il omette volontairement certains pans de sa vie. Ce n'est pas à moi de discerner le vrai du faux, mais c'est à moi de comprendre pourquoi il tente de se créer tel ou tel personnage.

D'où vient son complotisme exacerbé, cette méfiance vis-à-vis du monde moderne et toute cette violence qui semble le nourrir ?

Un camion-poubelle passe dans la rue, brisant le silence du bar. Raphaël suit sa progression du regard, sans un mot, comme hypnotisé par le va-et-vient mécanique des bras hydrauliques qui soulèvent les bacs et vident leur contenu dans la benne. Il reste immobile, les yeux fixés sur l'engin qui s'éloigne en vrombissant.

« Tu vois, tout finit toujours là-dedans », murmure-t-il.

Puis il boit une dernière gorgée de son café froid, comme si rien n'avait été dit.

Un serveur, un grand brun à l'air doux, vient débarrasser nos tasses vides. Raphaël tourne la tête vers lui, l'œil soudain pétillant d'excitation. « Tu sais qui c'est lui ? C'est Alex, il a écrit un bouquin de malade sur l'hôpital psychiatrique. Un vrai truc de ouf, genre infiltration et tout. »

Le serveur lève un sourcil, poliment impressionné. « Moi aussi j'écris un peu et je cherche un éditeur, si jamais vous avez des contacts... Un roman de science-fiction, un peu dystopique, en fait ça parle d'un monde où l'humanité est anéantie par... »

Je hoche la tête en souriant, lançant un « super projet ! » qui sonne faux même à mes oreilles, parce qu'il y a déjà assez d'enchevêtrements moraux dans ma présence ici pour ne pas en ajouter d'autres. Chaque chose en son temps.

Pourtant, Raphaël me fixe avec des yeux brillants, comme s'il buvait ma prétendue gloire. Il a besoin de me hisser à ce statut : son écrivain, son biographe, sa caution morale et littéraire.

Nous quittons le bar peu après. La chaleur de la rue d'Alésia colle l'air à nos peaux. Raphaël marche vite, d'un pas qui semble le précéder, saluant chaque commerçant d'un « Ça va frerot ? », comme s'il était le maire du quartier. Il entre dans une boutique de lunettes, pose ses deux coudes sur le comptoir et lance à la vendeuse, une jeune femme fine au chignon strict et aux faux airs de Sandrine Kiberlain : « Florence, tu sais qui c'est lui ? Alex, il a écrit un livre de fou sur les fous. »

Elle m'adresse un sourire poli, surprise, avant de retourner ranger des montures sur un présentoir. Je baisse les yeux, honteux. Dans quoi suis-je en train de m'embarquer ? Pourquoi a-t-il besoin de me présenter à tout le monde comme un trophée ? Que cherche-t-il à prouver ? À eux, à moi, à lui-même ?

Nous continuons ainsi, dérivant sous la moiteur de la ville jusqu'à une petite ruelle pavée, encaissée entre deux immeubles noircis par la pollution. Il me fait entrer dans un bar à vins à la lumière tamisée, aux murs de pierre blanchis et aux tables hautes en bois sombre. L'odeur rassurante de bouchons humides et de vin rouge flotte dans l'air. Le patron, un homme massif au crâne rasé et à la barbe poivre et sel, l'accueille d'une franche accolade. Il a l'air très heureux de recroiser Raphaël.

Ils parlent rapidement business. Raphaël lui explique que les meilleurs investissements du moment ne sont ni dans l'immobilier ni dans la restauration traditionnelle, mais dans les pâtisseries.

« Alors, t'as réfléchi à notre projet ? demande-t-il avec son aplomb coutumier. “Chicken Raphaël” qu'on l'appellerait, ça a de la gueule nan ? »

Le patron hausse les épaules, l'air lassé. « Pas pour le moment. Trop de charges, trop de risques. Les banques ne suivront jamais. »

Raphaël se penche sur lui comme un professeur sur la copie d'un élève. « Je t'explique, frerot. La rôtisserie, c'est le meilleur business. T'achètes deux, trois machines à rôtir, un poulet à deux euros, tu le revends quinze. C'est encore mieux que la... enfin que le reste. Pas de risques, pas de garde à vue, tout le monde mange du poulet. C'est un business de seigneur. »

Je regarde ce visage d'enfant sur un corps de lutteur, en train de donner des leçons d'entrepreneuriat à un restaurateur quinquagénaire qui l'écoute avec attention. Il parle de poulets comme il parle de coke. Avec la même précision logistique, la même logique de marge. Comme si l'éthique, quel que soit le produit, n'entrait jamais vraiment dans l'équation.

Je dois l'admettre : il a un certain talent pour exister. Il n'a travaillé que quelques mois dans ce quartier et pourtant, il semble avoir son rond de serviette dans chaque commerce. Il a réussi en un temps dérisoire à se donner une importance. Il a réussi son coup. Son coup d'image. Il veut me montrer qu'il est aimé et respecté. Derrière cette assurance, je perçois un besoin féroce d'être reconnu, peut-être même d'être sauvé.

Au bout d'une heure et demie de cette procession où il m'exhibe comme un gri-gri, je profite de son histoire

de poulets pour revenir discrètement à l'essence de mon enquête : « Tu serais vraiment prêt à arrêter le deal pour te lancer dans les poulets ? »

Il esquisse un sourire vague, presque triste, avant de me répondre d'une voix lasse. « Le deal, c'est quoi ? Au mieux 30 000 balles par mois, mais ça part rapidement tu sais. Tu peux rien blanchir. Quelques soirées à Paris avec des jolies filles et t'as plus rien à la fin du mois.

– Tu touchais 30 000 euros avant que ton livreur te la mette à l'envers ? lui demandé-je.

– Les bons mois, oui. Tu sais, quand t'as deux-trois types blindés qui t'achètent des prod' par dizaines de grammes à chaque fois, ça va vite. La meilleure époque, c'était pendant le Covid, je me suis fait des couilles en or.

– Les deux-trois types en question, je les connais ?

– Tout le monde les connaît. Ça me fait marrer de les livrer et de les voir à la télé le lendemain. »

Je ne suis pas bien surpris, il faut être d'une naïveté confondante pour penser que les hommes de pouvoir sont des saints. La cocaïne a envahi depuis de nombreuses années les officines du Parlement ou les antichambres de l'Élysée. Et nul besoin d'être complotiste pour affirmer que beaucoup de journalistes le savent mais ne disent rien.

Je n'ajoute rien, de peur de le brusquer et dans l'espoir qu'avec le temps, au fil des rencontres, il finira par se confier davantage. Tout le monde cherche à savoir comment se passe un deal pour des figures publiques.

Puis, il me confie, sans transition : « Tu sais quoi, Alex, la première fois que j'ai touché un billet de 500, je l'ai senti toute la nuit dans ma poche. Même quand je dormais. Comme si c'était un doudou. Mais on finit par grandir. »

Face à mon silence, il comprend qu'un nombre incalculable de questions me taraudent et que je n'ose pas les lui poser, de peur de perdre ce semblant de confiance qui voit doucement le jour entre nous. Il pose une main ferme sur mon épaule et plante son regard dans le mien. « Tu veux comprendre. Moi, je veux que tu comprennes que tu comprendras jamais. C'est ça, le contrat. Tu me suis ? »

Il inspire longuement, ses yeux se font soudainement plus durs, avant de conclure, d'une voix plus basse, comme s'il dictait la dernière ligne de son épitaphe : « C'est pour ça que je t'ai choisi. Pas parce que tu sais écrire. Parce que t'es assez tordu pour accepter de m'écouter. Je vais tout te raconter, Alex. Mon enfance, sans argent mais sans histoires, les premières conneries pour avoir l'impression d'exister, le bar de Pantin que je gérais à 20 piges alors que j'étais à la fac, la prostitution, la peur de la taule, les agriculteurs à qui je vais livrer des centaines de grammes de schnouffe en direct pour qu'ils oublient un instant leur situation de merde. Tu comprendras qu'il y a des pourris partout, et surtout dans des institutions censées vous protéger de mecs comme moi. À ton avis, pourquoi je ne me suis jamais fait choper ? Pas seulement parce que j'ai une tête de bon Français. On vit dans une république

PROFESSION DEALER

bananière, personne ne le dit mais tout le monde le sait. Fais-moi confiance Alex, grâce à moi tu auras toutes les billes nécessaires pour écrire un super livre. Avec ça, on foutra personne en taule mais on mettra en évidence la connerie et l'hypocrisie de notre société. »

Il conclut ce premier rendez-vous par ces mots qu'un gamin de 15 ans aurait pu prononcer : « Et si ça cartonne et que c'est adapté au cinéma, je suis chaud pour jouer l'acteur principal. J'ai fait du théâtre en troisième. »

Il s'arrête, contemple le trottoir comme s'il y lisait son avenir, puis relève la tête, ses yeux rieurs redevenus froids, presque métalliques. Je ne sais plus si je suis là pour lui poser des questions ou simplement pour exister à ses côtés. Tout semble flotter autour de nous, comme si le monde s'était ralenti dans ce matin poisseux, suspendu aux lèvres d'un homme qui, sans en avoir l'air, détient entre ses mains le destin de tant d'autres. Et peut-être un peu du mien.